

De la cohésion à l'arrogance, les forces et faiblesses du monde de l'Ouest

Propos recueillis par Nicolas Truong

LE MONDE | 17.07.2014

L'Occident est un projet de moderniser le planète (mélange de marché libre, d'hyperindividualisme, et de bonne gouvernance, et, aussi, une organisation politico-militaire, offensive et expansive, l'OTAN.

De quoi parle-t-on lorsque nous parlons d'Occident ?

L'Occident, c'est à la fois une zone, une organisation et un projet. La zone correspond à l'espace euro-atlantique, ce « premier monde » jadis nommé par opposition au « second monde », le bloc communiste, et au tiers-monde. C'est l'aire chrétienne moins le monde orthodoxe. L'Occident, c'est en deuxième lieu, une organisation politico-militaire, offensive et expansive, l'OTAN, « *l'instrument de l'hégémonie américaine* », comme disait de Gaulle. Malgré son nom, elle n'est plus liée à l'Atlantique Nord, puisqu'elle opère en Afrique comme en Asie centrale, dans ce qu'on appelait le hors-zone. L'Occident, c'est enfin un projet, la volonté de moderniser la planète selon l'acception qu'il donne de la modernité, à savoir un mélange de marché libre, d'hyperindividualisme – l'individu roi, sans tradition ni appartenance, ces boulets aux pieds du consommateur – et de la bonne gouvernance, qui serait l'art de gouverner sans faire de politique, et donc de gérer les pays comme des entreprises.

Ce n'est pas un complot mais une utopie, une folie, qui sous-tend l'occidentalisme de nos gouvernants et de nos communicants, si on peut encore les distinguer.

Est-ce qu'à l'instar de l'historien Jacques Le Goff vous diriez que l'Occident est né au Moyen Age avec l'avènement de la chrétienté, la naissance des universités et l'essor des villes ?

Oui, dans la mesure où l'empire carolingien, avec sa double commande, césarienne et papiste, prend la relève de l'empire romain d'Occident, créé en l'an 395. La chrétienté médiévale est la forme achevée de l'Occident, y compris dans ses croisades contre les musulmans. Mais l'éveil me semble pointer vers le quattrocento. Je crois que l'Occident est né le jour où Pétrarque est monté sur le mont Ventoux. Car l'Occident, c'est l'idée qu'il faut passer de la contemplation à la domination du monde, et donc pas seulement observer le mont Olympe comme le faisaient les Grecs, mais le gravir.

C'est avec ce projet d'intervention qui convertit le temps en histoire fléchée et l'espace en confins à conquérir que « *l'âme faustienne* » se développe, disait le philosophe Oswald Spengler, dans *Le Déclin de l'Occident*. Toujours plus vite, toujours plus haut, toujours plus fort : c'est la devise olympique. Il faut être le premier, le champion, avant les autres. Et tout mesurer.

Pourquoi parle-t-on aujourd'hui du déclin de l'Occident ? De Platon à Spengler, l'idée d'une perte de grandeur n'est pas nouvelle...

Oswald Spengler a cristallisé une narration poétique de l'Histoire qui a beaucoup influencé André Malraux et impressionné Julien Gracq. Son idée est que la volonté de conquérir le monde supposait que l'on vende son âme au diable, c'est-à-dire à la machine. Chez nous, la théorie est d'emblée une hypothèse de travail : le savant antique contemple le monde, le savant arabe cherche la formule magique qui va lui permettre de conquérir des trésors sans trop bouger, mais le savant occidental devient un ingénieur.

En Orient, on invente la poudre, et on en fait des feux d'artifice. En Occident, on en fait des canons. Il en va de même avec la boussole : on découvre l'Amérique. C'est l'Occident qui sait passer de la connaissance à la technique. Spengler a prévu que la nature finirait par se rebeller, ce sera l'écologie. Mais il s'est trompé sur un point : il n'a pas vu que le faustien pouvait devenir planétaire, que l'Inde et la Chine pourraient un jour se doter d'ingénieurs, de techniques, de brevets industriels.

A quel moment la référence à l'Occident est-elle redevenue centrale ?

Autour de l'an 2000, nous avons assisté à une renaissance du mot Occident, qui avait disparu après la guerre. Avant, on parlait de l'Europe et du concert des nations. Et puis la submersion démographique, la désindustrialisation, la pollution de l'environnement, la perte de foi dans le modèle de croissance ont sonné l'heure de la mélancolie d'une grandeur perdue.

Pourquoi cette obsession ?

L'Europe ayant renoncé à définir une personnalité propre et à se fixer des frontières, tant idéales que spatiales, elle a dû trouver un moyen de se représenter et de se présenter aux autres. N'être qu'un grand marché, ce n'est pas très glorieux. Par contre, l'Occident, cela en impose, ça a fait de l'usage. Par ailleurs, la France républicaine ayant renoncé à son système de valeurs et à son autonomie diplomatique, elle a réintégré les commandements de l'OTAN, décision anecdotique mais symbolique du président gallo-ricain Sarkozy, entérinée par son sosie Hollande. Et nous voilà de retour dans « la famille occidentale ». La double mort historique de Jaurès et de De Gaulle a donné à cette abdication le sens d'un retour à la normale.

On ne se pose qu'en s'opposant. A quoi s'oppose l'Occident ?

Au diable. Satan a changé de nom au cours des siècles : l'hérétique byzantin, le sarrasin, l'Ottoman, les sauvages, le communisme stalinien, et maintenant l'islamisme. La référence un peu nébuleuse à l'Occident, c'est l'avantage d'une polarité implicite sans les inconvénients d'une polémique ouverte. C'est une façon de s'opposer sans dire à quoi tout en le disant.

Dans les années 1960, un groupe d'extrême droite prend, en France, le nom d'Occident pour défendre son idéologie. En 1983, l'écrivain tchèque Milan Kundera écrit un article phare de la pensée dissidente qui s'intitule « L'Occident kidnappé ». Comment expliquer l'usage dissonant et opposé d'un même référent ?

L'ambiguïté de la notion d'Occident fait sa force. Il y a un Occident des valeurs, qui sont des valeurs humanistes, disons de gauche : l'émancipation par la raison, l'universalité du droit, l'égalité des êtres humains. Et il y a un racisme

civilisationnel (je dis le droit parce que je suis le plus fort). Il y a même eu, en 1934, un manifeste dit « pour la défense de l'Occident », qui soutenait l'agression italienne sur l'Ethiopie et proclamait la légitimité des Occidentaux à coloniser au nom de sa supériorité ontologique. A ce manifeste a répondu un autre manifeste, signé par François Mauriac et quelques autres. Preuve qu'il ne faut pas jeter le bébé avec l'eau du bain. En tout cas, voir le thème de la défense de l'Occident repris par des organes supposés de gauche est un curieux retournement des choses.

Quels sont les points forts de l'Occident ?

Premièrement, une cohésion sans précédent sous l'égide de Washington, accepté en définitif par tous. Dans un monde multipolaire, l'Occident est le seul ensemble unipolaire. Jamais un Chinois ne se laisserait représenter par un Indien, et vice versa. Jamais un Brésilien par l'Argentine, ou un Nigérien par l'Afrique du Sud. L'Occident n'a qu'un numéro de téléphone en cas de crise, la Maison Blanche.

Deuxièmement, le monopole de l'universel : l'Occident est la seule fraction du monde capable de représenter ses intérêts particuliers comme ceux de l'humanité en général. L'expression la plus élevée de la conscience universelle, l'ONU, se situe à New York, au cœur de l'hyperpuissance, la seule qui dispose de bases militaires sur les cinq continents. Preuve que le droit est là où se tient la force. Personnellement, j'aurais préféré que l'ONU ait pour siège Jérusalem, ville sainte, frontière de l'Orient et de l'Occident, où 180 pays auraient à cœur la sécurité de leur personnel.

Troisièmement, l'Occident c'est aussi l'école des cadres de la planète. L'Amérique n'a pas d'émigrants, mais 42 millions d'immigrés. Elle a des fils adoptifs partout. Y compris les fils des dirigeants chinois qui viennent se former dans ses business et universités. L'Amérique est « multidiatorique », ce qui est un cas unique.

Quatrièmement, le formatage des sensibilités humaines, ce qu'on appelle aussi le *soft power*, qui est une façon d'imprimer l'imaginaire du monde entier.

Malgré la décolonisation et le monde multipolaire, l'Occident a donc gagné la bataille pour l'hégémonie culturelle ?

L'Ouest a gagné la guerre froide par le jazz, les Beatles et les seins nus autant que par la force financière et militaire. Aujourd'hui, les dix premières agences de pub sont occidentales. Les prix Nobel et les brevets assurent à l'Occident une formidable suprématie. Les rapports de puissance ne sont pas réductibles à des rapports de forces matériels et quantifiables. Le fait que la Chine redevienne la première puissance économique mondiale en 2030, comme elle l'était en 1830, ne signifie pas qu'elle devient la première puissance hégémonique.

Les Etats-Unis n'ont même pas besoin d'avoir des instituts culturels à l'étranger. Au Vietnam, les GI ont perdu, mais Coca-Cola a gagné la guerre. L'hégémonie, c'est quand une domination est rendue non seulement acceptable mais désirable par les dominés. M. Sarkozy était fier d'arborer le tee-shirt NYPD [*de la police de New York*], et M. Hollande est fier qu'Obama lui mette la main sur l'épaule.

Quels sont les points faibles de l'Occident ?

Tout d'abord l'hybris, la folie des grandeurs. Une ignorance condescendante du monde extérieur : *The West and the Rest*, dit-on outre-Atlantique. L'Occident a

mis huit ans à comprendre que ses troupes étaient des occupants en Afghanistan. La perte du sacré et le déni du sacrifice ensuite : le 26 août 1914, 26 000 soldats français ont été tués et le président Poincaré n'est pas sorti de son bureau. C'était normal. Aujourd'hui, un soldat est tué au Mali et c'est un drame. Notre relation à la mort a fondamentalement changé, d'où la recherche de la guerre zéro mort ou du drone de guerre. Le sacré est ce qui commande le sacrifice et interdit le sacrilège. Il n'y a pas d'Européens prêts à mourir pour l'Europe. L'Orient a gardé le sens du sacré, donc du sacrifice, et c'est son point fort.

Pourtant neuf Américains sur dix croient en Dieu, et même les séances du Sénat s'ouvrent sur une prière. Les Etats-Unis ne seraient-ils pas le lieu du sacré occidental ?

Oui. Sa religion biblico-patriotique en fait une nation soudée, imperméable et dominatrice, structurée par une verticale. L'alliance du dollar et du bon Dieu, de l'hypermodernité scientifique et d'un archaïsme métaphysique, c'est l'équation souveraine. Elle vaut pour l'Amérique comme pour Israël, qui n'est pas une colonie mais la métropole symbolique des Etats-Unis en tant que terre promise.

L'Occident, c'est aussi le règne du présentisme ?

C'est sa grande faiblesse. On pense et on gouverne au rythme du journal de TF1, on veut des actions éclairs et des frappes instantanées. Les « adversaires », eux, vivent dans un temps plus long. Les humiliés ont toujours plus de mémoire que les maîtres. Parce que l'on se souvient plus des gifles que l'on a reçues que de celles que l'on a données. Leurs maîtres mots s'appellent résistance et résilience. Voir l'Irak, l'Afghanistan et la Libye, ces démentes amplement punies. En plus, à force de casser les Etats nationaux, le prétendu droit d'ingérence dissémine le perturbateur.

A court terme, on bombe le torse. A long terme, on fiche le camp. Se pose toujours la question de l'après, à quoi nous n'avons pas de réponses. A supposer qu'Israël puisse détruire le Hamas, il aura sur le dos des organisations beaucoup plus radicales, sans numéro de téléphone.

N'oubliez-vous pas la singularité occidentale qui réside dans la critique et le doute permanent qui en font une exception, à l'heure du retour des orthodoxies ?

Vous avez raison, la distance à soi et l'insubordination critique sont notre principal atout. Sauf que chaque fois que l'on demande à l'Occident de répondre de ses actes, il brandit ses valeurs. Avec l'Islam c'est l'inverse : on parle des actes des extrémistes de l'Islam mais non des valeurs de l'Islam. Bref, l'Occident est toujours ce qu'il n'est pas et n'est jamais ce qu'il est.

N'évacuez-vous pas trop vite cette Europe culturelle, encore vivante, qui n'a cessé de remettre en cause sa propre tradition, qui nourrit la contestation de sa domination ?

L'Occident de Montaigne, de Lévi-Strauss, de Zeev Sternhell et de Snowden, je suis prêt à me battre pour lui. L'Occident des ethnologues, de la curiosité, du courage civique, pour qui l'Autre existe, c'est celui qu'il faut défendre. Le coin de monde où il est permis de douter. Nous avons même le privilège de pouvoir absorber la négativité critique. Quand on a un dissident, on le coopte. Quand on a

un opposant radical, on l'intègre. Regardez, on a fait de Daniel Cohn-Bendit la grande notabilité de l'Europe néolibérale !

Cet Occident culturel n'est-il pas indissociable de l'Occident politique ?

Il me semble que c'est plutôt son alibi. L'alibi d'une volonté de domination aussi hypocrite qu'imbécile. C'est vrai que l'Europe politique est une Europe de la délibération et non de la décision. Alors, bien évidemment, il y a des passerelles entre les universités et les chancelleries, mais le culturel, hélas, a tout d'une peau de chagrin. L'argent a gagné la partie.

La fameuse phrase d'Hegel qui, à propos de Napoléon, disait avoir vu passer « l'Esprit du monde à cheval » n'a-t-elle aucun fondement ? N'y a-t-il pas de valeurs universelles qui s'imposent par la force, voire la conquête ?

Non. Tout ce qui s'impose par la force suscite une résistance, et le recours à des contre-valeurs. La renaissance de l'islamisme, c'est un peu ça : une réaction d'immunité identitaire. La croyance, le ramadan, les interdits culturels ne peuvent être bombardés sans retour de bâton.

Aujourd'hui, les ennemis de l'Occident semblent clairement identifiés, c'est l'islamisme radical et le djihadisme. Nouveau choc des civilisations ?

L'Occident a un projet universel depuis qu'il est devenu chrétien. Saint Paul a dit : « *Allez enseigner à toutes les nations.* » Après lui est venue une autre religion également universelle avec un Dieu unique : Allah. La première a les moyens de sa fin, la seconde ne les a pas. Le djihad global est un fantasme. Ce que le taliban afghan cherche, c'est simplement qu'on n'envahisse pas sa vallée, il ne veut pas convertir le monde entier. On a fait de l'islam un mot-valise où on met les assassins et les assassinés ensemble. La division entre chiïtes et sunnites, qui évoque celle des protestants et des catholiques au XVI^e siècle, n'a plus de résonance chez nous au XXI^e. Aucune capitale sunnite ou chiïte n'a fait sienne la théorie du djihad global. Il y a une « internationale occidentale », il n'y a pas d'« internationale islamique ».

Depuis Thomas d'Aquin, les Occidentaux n'ont cessé de théoriser un interventionnisme militaire ou humanitaire. N'y a-t-il pas de guerre juste ?

Tout pays qui commence une guerre la déclare juste. Suivons Jaurès sur ce point : une guerre juste est une guerre de défense nationale. Quand un peuple occupé ou agressé par un tiers entre en résistance. Mais aller occuper un pays aux antipodes qui ne vous a pas déclaré la guerre, c'est du colonialisme, lequel a toujours eu une couverture humanitaire.

Dans une tribune au « Monde », la philosophe Valérie Charolles se demande pourquoi seuls des hommes décrivent le « déclin » de la France. Et émet l'hypothèse que la nostalgie d'un âge d'or perdu est le signe de l'affaiblissement de la position des hommes dans la société française. Parce que, pour les femmes occidentales, ces trente dernières années ne relèvent pas du déclin, mais du tremplin vers l'émancipation. Le déclinisme est-il un machisme ?

C'est une intuition juste et une observation judicieuse. Mais je ne suis pas un décliniste. L'émancipation féminine, avec le passage de l'égalité abstraite à l'égalité concrète, est une des plus grandes réussites de l'Occident. L'historien

Ibn Khaldoun (1332-1406) n'aurait pas dit ça en son temps, parce que pour lui les sociétés commencent avec des cavaliers et s'affaissent dans le sérail avec des odalisques.

A l'occasion de la crise ukrainienne, Vladimir Poutine n'est-il pas en train de réinvestir une civilisation, qui pourrait être, avec le monde musulman, l'autre grand Autre de l'Occident, à savoir l'Eurasie ?

Il y a eu, en 1054, le schisme du Filioque et, en 1204, le sac de Constantinople par les croisés latins. Depuis lors, la ligne Riga-Split coupe l'Europe en deux. N'oublions pas que Moscou, c'est la troisième Rome, et nous avons complètement oublié la seconde Constantinople. L'Empire byzantin, euro-asiatique lui aussi, et césaro-papiste luttait à la fois contre Rome et contre l'Islam.

Avec la crise ukrainienne, on a vu resurgir un refoulé historique, à base civilisationnelle donc religieuse. L'histoire a plus de mémoire que nous. Malheureusement, pour les anciens élèves de l'ENA, elle commence en 1944 au débarquement en Normandie, et pour les plus archéologues en 1914. Ce moulin à gaufres, école d'inculture historique et géographique, produit des têtes légères qui réduisent l'Univers à l'économie. Il serait bon peut-être de fermer l'ENA, sans quoi nous irons de bourde en bourde, par arrogance et par ignorance.

Sommes-nous en train d'assister à une tribalisation du monde plutôt qu'à un choc des civilisations ?

On s'est longtemps imaginé en effet qu'on allait sortir du monde des Etats-nations par le haut, par des organisations mondiales, et on découvre qu'on en sort par le bas, c'est-à-dire par la tribu. On voit aujourd'hui resurgir des formations archaïques, à fondement ethnique ou religieux. Ce serait le moment ou jamais de remettre en selle de bonnes vieilles idées nées en Occident telles que la citoyenneté, communauté fondée sur une même loi pour tous et non sur l'origine des uns ou des autres, ou encore la laïcité, notion difficilement exportable mais essentielle à la survie. On n'en prend pas le chemin quand on voit par exemple le sionisme laïque des fondateurs se transformer en nationalisme religieux. Même chose en Palestine où ce n'est plus la lutte politique du Fatah qui prime, mais les islamistes du Hamas.

L'Inde de même redevient hindouiste comme d'autres redeviennent bouddhistes, là où les bonzes prennent les armes. La France, si elle avait encore un peu d'indépendance d'esprit, aurait pu rappeler l'Occident et ses partisans à ses principes culturels fondateurs, au lieu de plonger la tête dans le sable, notamment au Proche et au Moyen-Orient.

L'Occident n'est donc plus en proie au « désenchantement du monde » ?

L'inventeur de l'expression, le sociologue Max Weber, avait parié sur une rationalisation des sociétés, qui renverrait dans le passé les religions et les croyances. C'est vrai que le désenchantement de la Belgique ou de la France est incontestable. Mais l'Europe de l'Ouest est désormais à la marge et non au centre du devenir humain. Il faut se faire à l'idée que la modernisation est régressive et la mondialisation une balkanisation. Plus le monde s'uniformise par la technique et par l'économie, plus il a besoin de retrouver des identités perdues. C'est ce qu'on appelle l'« effet jogging » en médiologie : on disait qu'à force d'aller dans

des automobiles les gens allaient devenir des hommes-troncs. Mais depuis que les citadins ne marchent plus, ils courent, ils joggent. Le siècle des Lumières n'a pas supprimé notre part nocturne et romantique, il l'a refoulée, et le refoulé fait retour dès qu'un adulte ou une culture entrent en crise. Poursuivre le travail des Lumières, me semble-t-il, cela consiste aujourd'hui à rendre raison de l'irrationnel, et non à le glisser sous le tapis comme une chose impensable.

- Nicolas Truong
Journaliste au Monde

Régis Debray

Né en 1940 à Paris, il est directeur de la revue « Médium », consacrée aux interactions entre les techniques et les cultures. Membre de l'académie Goncourt, il est, depuis 2005, président d'honneur de l'Institut européen en sciences des religions. Dernier ouvrage paru, en collaboration avec Zhao Tingyang, « Du ciel à la terre. La Chine et l'Occident » (Les Arènes, 250 p., 18 €).

A matéria abaixo foi publicada como introdução à entrevista

Régis Debray : un portrait critique de l'Occident

Par Nicolas Truong

LE MONDE | 17.07.2014

Le basculement du monde et l'essor des pays dits « émergents » semblent avoir relégué l'Occident dans une crise sans fin et sonné le glas de sa prééminence. Entre son aveuglant complexe de supériorité et sa capacité d'être l'école des cadres de la planète, sa mélancolie de la grandeur perdue et sa cohésion sans précédent, l'Occident est-il sorti de l'Histoire ?

Car l'heure est au chant du départ. L'époque est au glas, davantage qu'à la gloire. Essayistes et éditorialistes ne cessent de dissenter sur la perte d'aura et la mise à mal de la civilisation occidentale. Dans *Le Déclin. La crise de l'Union européenne et la chute de la République romaine* (éd. du Toucan, 384 p., 20 euros), l'historien David Engels fait même un parallèle saisissant entre la chute du monde romain et la crise du Vieux Continent.

L'essor de « l'histoire globale », ce courant historiographique qui raconte le passé du point de vue des dominés et des ex-colonisés, ne cesse de diagnostiquer la « *provincialisation de l'Europe* », comme l'écrit le Bengali Dipesh Chakrabarty. Et de lui faire perdre son sens de gravité, par une approche de l'Histoire non ethnocentrée, qui démontre notamment que la domination occidentale ne pourrait avoir été qu'une longue parenthèse à l'échelle de l'histoire de l'humanité.

La France est une puissance moyenne engluée dans le chômage, l'Europe un immense marché fortement concurrencé et politiquement divisé, l'Occident une autorité contestée, un gendarme dépassé par une planète déchirée. Après les échecs en Afghanistan et en Irak, l'interventionnisme militaire a fatigué les opinions publiques qui ont contrecarré les velléités des Etats-Unis et du Royaume-Uni de frapper la Syrie de Bachar Al-Assad. L'Occident a perdu de sa centralité et semble également touché par de gigantesques crises de l'avenir. Car

si l'Occident sait encore d'où il vient, il peine à savoir où il va et ne cesse de ressasser sa gloire passée.

L'OCCIDENT UNE AUTORITÉ CONTESTÉE

D'où l'idée de demander à Régis Debray de dresser un état des lieux, d'établir une « fiche clinique » de l'Occident afin de sortir de la désorientation généralisée. Romancier, essayiste, philosophe, écrivain, Régis Debray est un auteur polymorphe doublé d'un styliste hors pair. Dans son œuvre dense, il décrypte aussi bien l'inconscient religieux que l'histoire du regard en Occident, il fait l'éloge des frontières comme de la fraternité, défend à la fois le « *bel âge* » des anciens et la jeunesse du sacré, mais aussi « *l'honneur des funambules* », c'est-à-dire celui des poètes ou encore celui de Pierre Bérégovoy. Ce « *gaulliste d'extrême gauche* », qui adore les oxymores et ne veut pas en finir avec les États-nations, a théorisé « *la révolution dans la révolution* » et mené une critique de la révolte libertaire de Mai 68, qui fut aussi, selon lui, le berceau de la restauration libérale.

Lire son entretien : [De la cohésion à l'arrogance, les forces et faiblesses du monde de l'Ouest](#)

Formé à l'École normale supérieure, inspiré par l'injonction marxienne (« *Les philosophes n'ont fait qu'interpréter le monde, il s'agit de le transformer* ») et fatigué par le nombrilisme de l'intelligentsia parisienne, Régis Debray devient un militant révolutionnaire et rejoint le combat de Fidel Castro et de Che Guevara.

Théoricien du « foquisme », c'est-à-dire du foyer guérillero prôné par le guévarisme, il se rend notamment en Bolivie où il sera enfermé pendant quatre ans, dans la prison de Camiri, de 1967 à 1971. Conseiller de François Mitterrand de 1981 à 1988, il est l'inventeur de la « médiologie » (mot qui vient du latin *medium*, le véhicule, et du grec *logos*, la raison ou le discours), discipline qui s'intéresse aux effets produits par l'innovation technique dans l'espace public. Membre de l'Académie Goncourt, il a récemment publié un ouvrage tissé d'une correspondance avec le philosophe chinois Zhao Tingyang, *Du ciel à la terre, la Chine et l'Occident* (Les Arènes). En octobre, il fera paraître aux éditions Grasset, avec le journaliste Renaud Girard, *Que reste-il de l'Occident ?*

Entre 1918 et 1922, le philosophe allemand Oswald Spengler (1880-1936), auteur phare de la révolution conservatrice de la République de Weimar, publia un ouvrage qui le fit passer à la postérité, *Le Déclin de l'Occident* (Gallimard, 1931). Anti-humaniste et antidémocratique, écrite par un auteur attiré par le fascisme italien davantage que par l'Allemagne nazie qui chercha en vain à l'enrôler, cette œuvre reste néanmoins une référence pour tous ceux qui décryptent l'érosion de l'hégémonie occidentale, qu'ils s'en félicitent ou la déplorent (voir « L'histoire de l'Occident », hors-série Le Monde-La Vie, 186 pages, 12 euros).

Ni occidentaliste, ni décliniste, ni optimiste forcené, Régis Debray fait ici un portrait critique d'une aire géopolitique contestée. Et dialogue en filigrane avec cette œuvre incontournable et sulfureuse. L'étymologie latine de l'Occident, *Occidere* (« tomber ») renvoie à la chute, au coucher du soleil et s'oppose à *Orior*, l'« Orient », la naissance du jour et le lever du soleil. Cette racine sémantique nous renseigne-t-elle sur ce qu'est l'Occident ? Surtout sur sa géolocalisation, a

répondu Régis Debray, lors des « Controverses du *Monde* », le 13 juillet, qui se tiennent au Festival d'Avignon.

Peut-être davantage. Car l'Occident semble n'avoir cessé de penser, souhaiter ou craindre sa propre destitution, sa propre chute, son propre déclin. Une conversation pour changer de regard, déjouer le fatalisme du déclinisme, remonter la pente et voir plus loin.

- Nicolas Truong
Journaliste au Monde

Les Controverses du « Monde » en Avignon

Ces rencontres et confrontations intellectuelles mettent en scène la pensée contemporaine à travers des dialogues liés à l'actualité. En partenariat avec le Festival d'Avignon, Les Controverses du « Monde » proposent encore deux rendez-vous sur le site Louis-Pasteur de l'université d'Avignon, 33, rue Pasteur (www.festival-avignon.com).

20 juillet De 11 heures à 13 heures, « La “philo” contre la philosophie ? », avec Michaël Föessel et Frédéric Worms, philosophes.

La « philo » est désormais partout. Dans les hebdomadaires, les bistrotiers, les radios. Heureuse démocratisation des concepts ou contestable marchandisation de la sagesse ? Triomphe de la pédagogie ou nouvelle idéologie ?

26 juillet De 11 heures à 13 heures, « Oublier Foucault ? », avec Frédéric Gros, philosophe, et Paul Veyne, historien. Mort en juin 1984, Michel Foucault laisse une œuvre immense qui ne cesse d'être commentée et utilisée comme une « boîte à outils ». Sa réputation est-elle justifiée ou usurpée ?